

Dis-moi, Ramon...

Simone CHAPUT

Volume 30, numéro 2, 2018

Au coeur de la francophonie de l'Ouest canadien

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1052466ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1052466ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

CHAPUT, S. (2018). Dis-moi, Ramon.... *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 30(2), 401-405. <https://doi.org/10.7202/1052466ar>

Dis-moi, Ramon...

Simone CHAPUT

She sang beyond the genius of the sea.

À la chute du jour, quand le vent se prépare lui aussi à tomber et que le ciel compose son tableau d'adieu, on va marcher, Ramon et moi. Ces soirs-là, il porte son pantalon de toile, le bas roulé en ourlets épais, et le tissu pâle fonce où la vague l'a mouillé. Ses sandales sont anciennes, le cuir fané de leurs courroies se dessèche et se tord, et ses orteils tannés sont saupoudrés de sable. Dans la poche de sa chemise de coton blanc, il porte ses cigares, des Montecristo de Cuba, qu'il goûte avec un si grand plaisir qu'il en plisse les yeux.

Elle est tissée de myriades d'impressions, cette voix qui monte au crépuscule, entre le vaste murmure de la mer et le bruit du vent dans les palmiers. Depuis la première heure de sa conscience, le corps dont émane cette voix qui s'élève à l'orée de l'eau a été marqué par des fragments de monde glissés sous sa peau, l'histoire de la vie, lui semble-t-il, contée en mille échardes lumineuses.

For she was the maker of the song she sang.

Il me dit, Ramon, que sous nos pieds gisent les restes du peuple Calusa, que l'île où nous marchons se nommait *Cayo Hueso* autrefois, que, lorsque Ponce de Léon est arrivé à l'aube du 16^e siècle sur ce «Récif des os», l'île était charnier, reposoir des dépouilles de ses premiers habitants. Nous piétinons, toi et moi, me dit Ramon, la terre sacrée d'une fosse commune. Ce sont les effluves de ces ossements, donc, et des terres salines dans lesquelles ils dorment, qui infectent nos rêves, la nuit, qui font naître des nostalgies, qui donnent à la mer son odeur humaine. Moi, ces soirs où Ramon me parle de sel et de poussière, il me semble que mon pas s'allège et s'efface, que je

laisse à peine une trace sur cette tombe qui respire, encore, d'un espoir tout mortel.

C'est une palissade de cèdre, fragrante après la pluie ou sous la rosée froide du matin, qui divise les deux mondes. Elle se demande parfois pourquoi elle est si haute, cette clôture, ses planches si larges, et clouées si près les unes des autres. Elle n'arrive jamais, même au sommet de l'arc que trace sa balançoire, à voir autre chose que la tête flétrie des roses dans le jardin des voisins, que les draps blancs suspendus à leur corde à linge. Mais elle a entendu leurs voix au-delà de la clôture, épaisses, gutturales, anglo-saxonnes, sculptées dans l'argile, odorantes comme le fond de la mer. Elle les a aperçus, aussi, à l'extérieur de leur jardin, attendant l'autobus au coin de la rue. La jeune fille s'appelle Margaret, elle a les cheveux jaunes et les yeux très clairs, avec un éclat vert comme ceux des chatons. Son frère se nomme James, mais tout le monde l'appelle Jimmy, et il ne sait pas, ce beau jeune homme qui guette l'arrivée du bus un matin en juin, que sa mort l'attend cet été même. Sous le ciel innocent, un bateau chaviré et l'or tourbeux d'un lac boréal.

*She was the single artificer of the world
In which she sang.*

En 1763, me dit Ramon, quand la Floride et ses *cayos* sont tombés sous l'empire de la Grande-Bretagne, la communauté d'Espagnols et d'Américains autochtones qui y habitaient a été déportée à La Havane. Mes aïeux, m'explique Ramon, étaient du nombre. Leur exil n'a duré, tout compte fait, qu'une vingtaine d'années, et pourtant ces ancêtres lointains ont réussi à déposer dans son âme toute l'angoisse de leur déracinement. Quand il emprunte la rue Duval, quand il grimpe la côte Solaris, il sent la révolte qui lui monte dans le sang, et, dans sa chair, le frémissement de la peur. Deux siècles et demi plus tard, il s'insurge à l'idée de cette expatriation et il tremble à la pensée qu'on pourrait encore l'y forcer. Ce sont des liens puissants qui le rattachent à l'éphémère de l'existence dans cette île, offerte comme un sacrifice au caprice du monde, à la rage contenue du ciel, à l'abîme inconcevable des deux océans qui la bercent. Ici, me dit Ramon, je brave mes craintes, j'assume ma précarité. Partout ailleurs, dit-il encore, je me leurrerais, prenant la brume pour la clarté.

Le jardin est une vasque débordante de soleil. Avant de poser son pied nu sur l'herbe mouillée, elle s'attarde sur le pas de la porte, les yeux pleins de lumière. Le pommelier est en fleurs, et les arbustes de chèvrefeuille, et leur parfum chauffe sous le ciel dépouillé. Les feuilles des ormeaux et du grand érable portent chacune à leur extrémité une larme d'argent, une goutte d'or dans lesquelles se mire tout un monde. Il est neuf, ce monde; il lui semble que c'est juste ce matin qu'il a été créé, et juste pour elle. Au pied de l'érable, le bac à sable attend. Hier, ils ont passé tout l'après-midi, elle et les petits amis du quartier, à y construire un village. Il y a des collines dans ce paysage qu'ils ont façonné, et des routes qui les contournent, et des tracés de rivière enjambés par des ponts, il y a des maisons, et des forêts, et des châteaux forts avec leurs douves, leurs tours et leurs oripeaux. Mais, à l'heure du souper, Claudie viendra voir ce qu'ils auront réussi à faire avec leurs pelles et leurs seaux. Elle s'installera sur le triangle de bois qui fait un coin du bac, elle baissera la tête, elle sourira, et, sans crier gare, ses yeux se mettront à tourner, et son corps se mettra à trembler. Elle tombera de tout son long dans le carré de sable, aplatissant des gestes convulsifs de ses bras le château fort, et ses douves et ses fanions en papier. Le haut mal, soudain, dans ce jardin des premiers matins. Le mal sacré. L'esprit qui s'incline et se manifeste.

*Then we,
As we beheld her striding there alone,
Knew that there never was a world for her
Except the one she sang and, singing, made.*

Köppen Aw. Mes os se plaisent, me dit Ramon, dans ce climat de la savane tropicale. Des températures clémentes tous les mois de l'année, et une saison sèche bien prononcée. Sa maison s'ouvre comme un calice, comme une corolle à la lumière, et toutes ses fenêtres appellent la brise. Le soir, c'est devant la fenêtre, justement, qu'il se place pour écrire, face à la mer et ses longs mugissements. Il ne sait plus dormir, Ramon, a perdu le tour de ce doux abandon, se résigne à remplir de mots le vide des heures qu'illuminent les étoiles. Ses poèmes sortent tout croches, le matin, tout chiffonnés de leur nuit blanche, et Ramon me dit qu'il les troquerait toutes, ces images amochées, contre quatre bonnes heures de sommeil. Je suis comme Céline, me dit-il: si j'avais pu dormir, je n'aurais jamais écrit un mot.

Mais moi, je récolte ses poèmes comme on cueille ces merveilles que la mer dépose si nonchalamment sur la grève les lendemains de grandes marées. Dans le cœur de Ramon, entre le rhum et la phosphorence de l'eau, il y a eu marée, aussi, et métamorphose, et de ses outils si frustes, de ses si pauvres instruments, il a taillé dans le vif de la vie, a cherché l'os, l'a taillé aussi.

À la maison, sur la chaîne stéréo, ils écoutent Debussy, Erik Satie, Vivaldi et parfois, le dimanche matin, *La passion selon saint Matthieu* de Bach. Après, ils s'habillent pour la messe, Son père en costume et cravate, et, sur la tête, un feutre avec une petite plume de perdrix fichée dans la ganse; sa mère, quant à elle, enfle son manteau de laine et de fourrure blanches, de lapin, celle-ci, légère et plumeuse comme un boa. Puis, ils montent dans la Dodge bleue garée dans l'allée devant le garage, et, depuis le siège derrière, elle voit trotter sa mère sur ses talons hauts, sait que son père ne manquera pas de rouspéter vu la neige qui traîne encore sur les trottoirs. Sous le carillon des grandes cloches, ils entrent par la porte sud de la cathédrale, s'installent chaque fois à peu près au même endroit, et, levant la tête, elle aperçoit les ados ramassés en grappes dans le jubé. Ils chuchotent, rient en se couvrant la bouche, se passent des bâtonnets de Juicy fruit. L'orgue lève alors la voix, l'odeur d'encens lui remplit la tête, et elle sent l'œil de Dieu, peint à fresque au faite du chœur, qui lui fouille les bas-fonds de l'âme. Les lustres qui pendent des travées de la nef sont composés d'un cerceau de boules et, de ses yeux à demi fermés, elle peut en faire jaillir la lumière, peut la faire fuser, la faire rayonner. D'un simple plissement de paupières, se dit-elle, enchantée, je change la lampe en flambeau. Et c'est elle, donc, qui met le feu à la cathédrale, ce 22 juillet de ses quatorze ans, de son regard qu'elle fait monter les flammes et fait fondre celui de Dieu.

*Ramon Fernandez, tell me, if you know,
Why, when the singing ended and we turned
Toward the town, tell why the glassy lights,
The lights in the fishing boats at anchor there,
As the night descended, tilting in the air,
Mastered the night and portioned out the sea,
Fixing emblazoned zones and fiery poles,
Arranging, deepening, enchanting night.*

The Idea of Order at Key West
Wallace Stevens

Simone Chaput est une des romancières marquantes du Manitoba, par sa production tant en langue française qu'en langue anglaise. Ses œuvres, dont neuf romans et un recueil de nouvelles, ont été reconnues par le Prix Rue-Deschambault, le Prix Champlain et le Prix des lecteurs de Radio-Canada 2014. Après avoir enseigné la langue et la littérature au Collegiate de l'Université de Winnipeg, Simone Chaput se consacre désormais à l'écriture.